

Suin le 20 avril 1995

Mon cher fils,

Je suis sorti hier de l'hôpital, les médecins ne m'ont laissé que peu d'espoir, mon opération a consisté à m'ouvrir et à me refermer aussitôt. Le toubib qui m'a reçu a été clair, j'en ai au plus que entre huit mois et un an à vivre. Peut être se trompe t il? et que j'en ai pour encore moins car je sens décliner mes forces. Que veux tu, il faut bien une fin à toute chose à commencer par notre propre vie. Mais si je prends la plume aujourd'hui, ce n'est pas pour te donner des nouvelles de ma santé chancelante, mais pour te parler de moi et de ma vie, justement, telle qu'elle fut.

Je sais que tu m'as toujours reproché mes absences, mes insuffisances et mon manque d'attention à ton égard. Je sais que tu t'es toujours senti plus proche de ta mère et je ne peux décemment t'en vouloir. Cependant il faut que tu saches ce que fut mon existence, même si elle te paraîtra invraisemblable, il faut que tu me crois, parce que ce fut LA vérité. Une vérité difficile à assumer, impossible à communiquer mais je te la livre ici, parce qu'une feuille de papier est moins impressionnante qu'un regard, en espérant que tu y portes un minimum d'attention. Je ne fus pas toujours maître de ma destinée ce qui t'éclairera sur bien des choses, tu vas le constater.

Je passerai rapidement sur mon enfance dans la ferme des parents au fin fond de la France profonde, ici à Suin où je suis né en 1915. J'ai eu l'enfance banale des enfants de cette époque, à savoir une éducation à grands coups de pieds au cul, tant à la maison qu'à l'école communale où j'ai étudié. Le maître était vraiment maître de tout et ne se privait pas de le faire savoir. Les enfants le craignaient comme la peste et chacun se faisait tout petit sous sa baguette, car il avait une baguette dont il se servait abondamment. Combien de fois suis-je rentré le soir avec un mal de crâne persistant tant il avait usé et abusé de sa badine? A la maison ce n'était guère mieux, mon père était dur lui aussi, un petit gabarie comme beaucoup d'hommes de son époque, mais doté d'une force

colossale, de la trempe de ceux qui ont vécu la Grande Guerre. Il faut dire que la vie à cette époque n'était pas tendre et que si l'on voulait manger il fallait se donner la peine de gagner sa croûte, la terre n'est généreuse qu'à ceux qui la travaillent chaque jour avec l'ardeur que peuvent mettre des damnés à survivre. Aussi dès l'école finie, j'étais invité sans trop de ménagement à prendre livres et cahiers et à aller garder les vaches dans ce pré que nous avions à flanc de coteau, cette terre arrachée à la forêt, comme une ouverture dans les bosquets qui l'entouraient. Là, je faisais mes devoirs, j'apprenais mes leçons et je ramenaï les vaches le soir tombé, pour la traite. J'avoue que j'ai aimé ces épisodes, ils me laissaient du temps libre et un répit à cette pression permanente dont les enfants étaient l'objet à l'époque. C'était ma façon à moi de m'esquiver.

C'était donc mon temps à moi, dans la solitude d'une nature presque sauvage. J'y côtoyais les animaux qui s'aventuraient dans le pré, les renards, les belettes et autres habitants des forêts. Bientôt je fus imbattable pour reconnaître les oiseaux et je dois te dire que cette vie bucolique me convenait parfaitement. Aux vacances, mon père m'employait à plein temps à la ferme, je devais le seconder dans les travaux quotidiens, même les plus rudes, je portais les charges les plus lourdes, je menais les chevaux pour les labours, et bien sur ma récompense venait vers le soir où j'allais retrouver mon pré et mes vaches, après une journée éreintante.

Lorsque j'eus atteint mes quatorze ans, et le certificat d'étude en poche, mes parents jugèrent que j'avais assez perdu de temps à apprendre et je fus alors employé à plein temps à la ferme. Gagnant en force et en expérience, mon père me laissait l'initiative dans le travail, lui-même prenant un peu plus de recul, déjà usé, déjà fatigué à l'orée de ses quarante cinq ans.

Cette situation ne me déplaisait pas outre mesure, j'étais relativement libre, certes, je travaillais dur mais librement. Toujours les sens en éveil, je guettaï le lièvre sortant d'un fourré ou la perdrix s'envolant dans un bruissement d'ailes affolé, ces visions me mettaient toujours en joie. Et puis, il y avait le pré où je me rendais chaque soir, un livre à la main et je m'asseyais sur une pierre attendant que la nuit tombe et vienne l'heure de rentrer et de traire nos cinq vaches.

Cette vie rurale dura jusqu'à mes dix sept ans soit l'année 1932. Au printemps de cette année là, je crois que ce fut pendant le mois d'Avril, il arriva un soir un événement extraordinaire et qui allait orienter ma vie dans un sens que je n'aurais jamais pu imaginer.

Un soir donc, que j'étais assis sur ma pierre à lire, je levais machinalement les yeux de ma lecture un instant, histoire de voir où étaient mes bêtes, et c'est là que je vis LA CHOSE.

Une chose. Je ne peux pas trop te dire un autre mot que celui là: c'était une chose que je voyais juste à la limite du bois, un peu au dessus de moi, à peine

visible dans la pénombre qui s'avavançait. Elle semblait en lévitation à moins de cinquante centimètres du sol, un objet ovoïde posé en l'air comme ça, haut de trois mètres environ et de peut être deux mètres dans sa plus grande largeur. Un objet qui me sembla métallique, en tout cas il brillait faiblement dans le soir, d'une couleur proche de l'aluminium. Je restais la bouche ouverte à contempler cette apparition qui me semblait être, je ne sais pourquoi, l'objet idéal. Sa forme, sa taille, sa brillance discrète dans le soir venant, il n'était qu'harmonie et je le contemplais un long moment sans même penser à me lever, à aller le voir de plus près. Je n'avais pas peur, non, j'étais alors dans une étrange torpeur, comme en pilotage automatique, les yeux rivés sur l'apparition à moins dix mètres de moi, cet œuf parfait, métallique, sans trace de soudure ou de rivets apparents, lisse et brillant, absolument silencieux, posé dans le paysage, insolite et beau.

J'essayais de m'ébrouer, de bouger et de me reprendre, je voulus me lever mais je retombais assis sur ma pierre. Je tentais une nouvelle fois, nouvel échec. J'étais cloué la dans la contemplation d'un œuf métallique. Mes mains se mirent à trembler, une appréhension sourde s'insinuait dans mon ventre, et un début de panique me faisait sortir les yeux de la tête. J'étais face à l'inconnu, l'incompréhensible, le fantastique, un autre monde, et tout cela faisait peu à peu son chemin jusqu'à mon cerveau.

C'est alors que les vis. EUX. Qui me diras tu ? Eux, les habitants de cet œuf.

Car il était habité cet œuf. Des créatures petites, de minuscules humanoïdes. Enfin, entendons nous, quand je dis minuscules, ils avaient la taille d'enfants de huit ans environ, moins d'un mètre cinquante en tout cas. Tout de noir vêtu, de la tête aux pieds dans une combinaison sombre qui moulait leur corps mince, sans couture, sans fermeture ni boutons.

Tout à coup ils furent la.

Comment ? Je les vis « sortir » de l'œuf, quand je dis sortir, je les vis peu à peu se matérialiser à travers la paroi brillante de l'objet et poser les pieds dans l'herbe du pré.

Mon cher fils, je vais ici interrompre mon récit, juste pour te dire qu'à l'heure où j'écris ces lignes je suis parfaitement sain d'esprit et que je possède toutes mes facultés, ma maladie n'est point en cause et elle ne me fait pas délirer. Ce que je te raconte ici, je n'ai jamais pu le dire à qui que ce soit. Pour mes parents, c'était hors de question, tu l'imagines bien. Leur bon sens paysan menait toute leur vie et jamais au grand jamais ils n'auraient pu prendre en compte une telle aventure. Quand à ma femme, ta mère, je crois qu'elle était de la même trempe sensiblement, ce n'est pas lui faire injure compte tenu de son éducation paysanne que de penser qu'elle aussi aurait été imperméable à un tel récit.

De nos jours, avec le développement des médias: télévision, radios, journaux, et autres lectures, les gens sont plus ouverts. Enfin, ils paraissent plus ouverts, en tout cas et il semble possible d'en parler même si c'est pour récolter en fin

compte railleries et quolibets. Depuis la fin de la guerre, on parle régulièrement de soucoupes volantes, même si c'est pour en rire et nier le phénomène. Il faudra encore beaucoup de patience je crois, pour admettre et intégrer la gravité de ce phénomène que bien des gens en poste de responsabilité préfèrent ignorer comme l'autruche qui se cache la tête dans le sable.

Tant pis, je prends le risque avec toi, sachant que tu as assez de bon sens pour ne pas aller faire à ton père une publicité négative. Cette vérité je te la dois, tu en feras ce qu'il te semblera bon.

Et donc, pour reprendre mon histoire, ils étaient là devant moi. Comment te les décrire ? Une tête vaguement triangulaire, disproportionnée par rapport à leur corps fluet. Dans ces visages quelque peu anonymes je distinguais deux yeux noirs eux aussi qui ne ressortaient que parce qu'ils émettaient une sorte de magnétisme irrésistible. Pas un poil visible, des bras un peu trop longs il me semble, et des mains eux aussi recouverts de noir et semblables aux nôtres. Non, je n'ai pas compté des doigts en plus ou en moins par rapport à nous.

Ils me regardaient à moins de deux mètres, et moi j'étais fasciné comme le lapin devant le serpent, incapable d'un mouvement.

Soudain des paroles me sont parvenues, je veux dire qu'elles se sont imposées à moi, comme inscrites directement en ma tête, pour me dire de n'avoir pas peur et de ne pas essayer de fuir. Certes non, je ne le pouvais pas, mais j'avais un désir profond de me trouver ailleurs, de chercher à me blottir entre mon père et ma mère, à me cacher loin de ce pré, de cette réalité fantastique. La voix m'a fait savoir que ni mon père ni ma mère ne pouvait rien pour moi et j'ai été glacé de cette révélation. Ils lisaient dans mes pensées aussi clairement que dans un livre.

« En effet » Ces deux mots me revinrent comme un écho à ma propre réflexion. Je ne bougeais plus et je m'efforçais de ne même plus penser.

La voix m'a alors expliqué que je devais les suivre, qu'ils m'avaient choisi pour représenter ma communauté et que j'allais être investi de responsabilités importantes, à la fois pour notre bien autant que pour le leur.

Je n'ai pas été plus rassuré pour autant, comment un jeune paysan presque ignorant de tout allait-il pouvoir faire quoi que ce soit pour sa communauté et encore moins pour des êtres dont il ignorait tout et dont il n'imaginait même pas l'existence deux minutes plus tôt?!

La voix m'a aussitôt rassuré, j'ai sentis mon corps se détendre dans la même seconde et une espèce de sérénité me gagner peu à peu. J'ai écouté ce qu'ils me faisaient parvenir par une sorte de canal télépathique. Ils m'ont dit venir d'un point de l'univers pas si éloigné de nous, ils m'ont dit qu'ils surveillaient la Terre depuis fort longtemps et qu'ils avaient ainsi, tout autour de la planète des correspondants qu'ils choisissaient parmi les terriens. Ils m'ont dit qu'ils allaient m'emmener avec eux pour faire mon éducation et que je reviendrai plus tard avec une mission à accomplir ici bas.

J'ai aussitôt pensé à mes vaches, à mes parents, à mes travaux à la ferme, aux semis que je devais commencer la semaine suivante comment pourrais-je les ...
«Ne vous inquiétez pas pour les vôtres et pour vos travaux.»

La réponse s'est inscrite dans ma tête dans la seconde qui a suivi.

Et puis ils se sont approché de moi, ils m'ont pris par les bras chacun de son côté, et j'ai senti que je flottais dans les airs tandis que j'avançais vers l'œuf. Nous sommes passés à travers la paroi et je me suis trouvé dans une vaste salle. Oui, c'était une vaste salle, impossible à faire tenir dans le volume de l'œuf tel que je l'avais appréhendé à l'extérieur. J'en étais à peine surpris et mes deux compagnons m'ont conduit dans une espèce de cellule où je suis entré. Arrivés là, ils m'ont déshabillé sans que je puisse opposer quelque résistance et malgré ma pudeur paysanne. Ils m'ont rassuré encore et puis j'ai été lavé avec un liquide indéfinissable, en tout cas avec une substance qui laissait sur ma peau une impression de douceur et de chaleur tiède. Aussitôt après, je me suis senti me figer, toujours conscient mais comme étant entouré d'un liquide semblable au liquide amniotique qui entoure le fœtus.

J'étais bien, en suspension corporelle autant que spirituelle, mon esprit en roue libre.

Mes « compagnons » avaient disparu mais une voix suave me rassurait quand mon esprit dérivait vers des pensées négatives mais de plus en plus diffuses. Insensiblement, je quittais mon ancienne peau et mon ancienne façon de penser pour une vue plus universelle des choses. Sans que je ne m'en rende vraiment compte, ceux qui me tenaient étaient en train de refaire mon éducation en même temps que je quittais la Terre.

Car je quittais la Terre.

Je ne sais pas combien de temps dura ce voyage, le temps n'était plus le comptage terrestre qui rythme nos vies, j'en avais perdu le sens, et la durée des choses n'étaient plus liées à la notion de jour et de nuit. Le monde dans lequel j'avais été projeté n'avait ni jour ni nuit. Mais sans vouloir brûler les étapes, je ne puis raconter un voyage qui en fin de compte n'eut pas de durée comptable réelle et palpable si j'ose dire.

Non, vraiment impossible de te dire combien «de temps» dura ce voyage, en tout cas je débarquais dans un monde en apparence assez semblable au notre. Je veux dire par là qu'il était parfaitement vivable pour des terriens.

A l'arrivée donc, grande fut ma surprise de me trouver en face d'un être très semblable à nous même. C'était un être grand et beau, d'un âge indéfinissable, il était blond et les cheveux lui tombaient jusqu'aux épaules. Il était vêtu d'une sorte de longue robe blanche qui le couvrait tout entier, et cette robe semblait être son seul vêtement.

Avant même qu'il m'adressa la parole, je regardais autour de moi pour chercher les entités qui avaient été mes compagnons de route, mais je ne vis personne

d'autre que mon grand blond. Il me parla lui aussi par télépathie et sa voix rassurante s'imprima dans ma tête. Je découvris que cette voix était la même depuis le début de mon aventure.

« Ne vous en faites pas pour les êtres qui vous ont amené ici, ce ne sont que des robots biologiques dont nous nous servons pour nos tâches les plus difficiles comme ces voyages spatiaux par exemple, vous en croiserez d'autres, ils se chargent de toutes les fonctions subalternes sur notre planète. »

Il lut dans mon crâne ma stupéfaction et il me sourit gentiment, sans ironie aucune, puis il m'invita à le suivre. Il me conduisit à une vaste baie vitrée derrière laquelle je pouvais apercevoir la planète sur laquelle je me trouvais. Le paysage était une campagne bucolique faite de vallons et de collines, des bosquets d'arbres semés ici et là. Des routes, des champs d'un vert uniforme et des rivières qui couraient au milieu des fleurs. Rien de sensationnel, rien d'extraordinaire, on voyait même des animaux qui me semblaient eux aussi familiers. La seule chose, disons, un peu choquante, était le bel ordonnancement de cette nature, un peu trop belle pour être vraie, et tandis que je me faisais cette réflexion, la voix de mon nouveau mentor se fit entendre dans ma tête, « Vous avez la devant vos yeux la réalité de notre univers, vous n'aurez pas l'occasion d'y aller, ou alors, il vous faudra montrer des aptitudes exceptionnelles. Cette perfection dont vous semblez douter existe bien. Simplement nous maîtrisons parfaitement notre environnement, contrairement à vous qui le détruisez petit à petit. »

Je le regardais incrédule, où avait-il pêché que nous détruisions notre planète ?

« Vous ne vous en rendez pas encore compte mon cher Antoine, mais votre planète se délite sous vos pieds à cause de votre cupidité. Peut-être vivrez-vous assez vieux pour le voir, cela dépend de vous et aussi de nous. »

Nous vous avons fait venir parce que nous vous avons choisi. Vous allez apprendre ici des choses qui vous seront utiles et vous retournerez sur Terre avec des missions bien précises. »

Je commençais à paniquer quelque peu, en effet, je n'étais qu'un paysan ignorant du vaste monde qui était le mien, alors, imagine donc, un autre monde que le mien ! Comment pourrais-je vous être utile ?

« Mon cher Antoine, vous êtes ici pour apprendre. » Sa main se posa sur mon épaule et bien que ce contact fut familier, je sentis une force extraordinaire émanant de cette main. Non pas qu'elle fut contraignante, non, mais elle imposait le calme, le respect et l'obéissance.

« Venez avec moi, Antoine, je vais vous montrer ce que sera votre vie parmi nous. »

Mon compagnon m'entraîna à sa suite, il me montra ce qui serait ma chambre, il m'assura qu'ici, dans ce lieu, j'aurais le repos et toute chose selon mes désirs. L'endroit avait quelque chose de reposant et d'intime aussi. Le lieu me plut, bien

qu'il fut des plus spartiate, meublé seulement d'un lit, d'étagères et d'un coin pour la toilette dont mon nouvel ami me montra le fonctionnement. En fait, il suffisait de se mettre nu et de se présenter dans la cabine. Se mettait alors en marche un souffle tiède et agréable qui vous délassait en même temps qu'il vous nettoyait le corps. Comme je m'inquiétais d'un nécessaire à barbe, il me sourit et me répondit qu'un tel matériel me serait inutile. Le lit était particulier lui aussi, il suffisait de s'étendre pour se sentir enveloppé de douceur et de flotter au dessus de la couche, parfaitement détendu et presque aussitôt, le sommeil vous gagnait.

Puis il me mena en d'autres lieux, la salle où l'on prenait les repas, il y avait des entités sombres qui s'affairaient aux cuisines et qui nettoyaient les lieux, ou s'adonnaient à d'autres tâches ménagères. Nous ne nous sommes pas attardés ici. Plus loin me dit il, se trouvait le lieu des études et il me mena devant un grand mur blanc. Mais il n'était pas vraiment blanc le mur, non, il était laiteux, voir un peu translucide. Devant lui, je vis des hommes comme moi. J'en fus rassuré, je voulus aller vers eux mais mon compagnon m'en dissuada.

« Ils ne vous comprendraient pas, ils ont une autre nationalité que vous et ne parlent pas votre langue. »

Je les regardais mieux et effectivement, ces hommes qui étaient la n'étaient pas français, cela se voyait avec un minimum d'attention. Des nordiques, enfin, des blonds, quelques hidalgos qui avaient l'air de venir d'Espagne où d'Amérique latine, des noirs africains, des asiatiques, des aborigènes d'Australie, enfin une faune des plus hétéroclite se trouvait la devant ce mur, comme fascinés par lui.

« Ils étudient. » Me fit savoir mon guide. Cela ne calmait pas ma curiosité, mais il me fit savoir que je comprendrai bientôt. Il lut « dans ma tête » mon scepticisme autant que mon incompréhension, « vous verrez par vous-même », me fit il savoir immédiatement.

Il me parla aussi de notion de QI, j'ignorais totalement de quoi il voulait parler, il me fit savoir que c'était notre façon de mesurer nos capacités à apprendre, une méthode complètement archaïque à ses yeux, mais qui me parlerait certainement dans un proche avenir. Il en conclut que mes capacités étaient grandes et qu'ils m'avaient choisis pour ça.

Je passais donc cette première journée à la suite de ce guide mystérieux qui me faisait découvrir à chaque instant des choses des plus extravagantes au regard de mes faibles capacités et de mes connaissances bien incertaines et bien élémentaires. Moi qui n'avait jamais navigué qu'entre Cluny et Paray le Monial, je me trouvais dans un monde que je n'arrivais même pas à appréhender en sollicitant au mieux mon imagination.

Mon guide me fit savoir immédiatement que je devais prendre les choses de façon plus simple, ne plus penser au lieu d'où je venais, mais plutôt à ce que je voulais devenir. Il me fit comprendre que c'était une chance qu'« ils » m'avaient

donnée et qu'il m'appartenait de m'en saisir. Quand je lui faisais comprendre que je n'étais pas fait pour les études, il me détrompait, me disait que mes ressources étaient en réalité fort importantes et qu'ici, je pourrai donner enfin libre court à ma soif de savoir.

Pour faire court, j'ai eu par la suite l'occasion de me rendre compte à quel point il disait vrai. Le premier matin où je me suis retrouvé devant le mur, j'ai eu comme une révélation, tout le savoir, soudain, m'a paru accessible, je n'avais qu'à choisir la matière pour qu'aussitôt, arrive en ma tête tout un flot de connaissances et qu'il me paraissait évident de comprendre sur le champ. Ainsi j'ai pu progresser dans divers domaines comme les mathématiques ou la physique, des matières que j'avais un peu effleuré à la communale de Suin, sans aller au-delà de choses très basiques. Mais aussi, je me suis passionné pour l'étude de langues telles que le Swahili ou le Néerlandais. Pourquoi ces langues? Je ne saurais te répondre, toujours est il que je les ai parlé couramment. Je le dis au passé car bien sur, je n'ai pas eu le loisir de les pratiquer ici chez nous, mais il me reste des mots, des phrases, qui me permettraient encore de me faire comprendre si je voyageais en Hollande ou en Afrique de l'est. Les math. et la physique m'ont été d'un autre secours, et d'ailleurs, mes hôtes en ont tiré quelques avantages par la suite comme j'aurai l'occasion de te le dire ici.

Je suis resté chez eux pendant trois années terrestres environ. Sans doute te demandes tu si j'ai pu visiter leur planète? En fait, curieusement, je n'en ai pas éprouvé le besoin. J'avais envie d'étudier et tous les jours je me rendais devant le grand mur blanc si fascinant, si bénéfique et si intrigant. Je n'étais pas le seul loin de la, nous étions nombreux, tous aussi fascinés les uns que les autres par la surface laiteuse qui monopolisait toute notre attention. Il n'y avait que notre guide qui pouvait nous rappeler que le temps du repos était venu, ou alors le temps de se nourrir. Une nourriture variée mais sans apprêtement particulier, consistant en des bouillies appétissantes et abondantes sans plus.

Les questions que tu dois te poser, je me les suis posées aussi. Cet environnement à la réflexion me semble aujourd'hui bien artificiel, proche de ce que nous connaissons, mais en décalage, sans trop de détails à quoi se raccrocher, tout étant parfaitement lisse, et je me demande comment j'ai pu tenir dans un tel décor sans accuser un ennui profond. Sans doute tout cela était voulu et calculé. Je n'ai rien vu de la réalité des lieux où je fus séquestré, ce décor fut implanté dans ma tête, la seule réalité dont je puisse faire état, ce sont ces connaissances considérables que j'ai accumulé la bas.

Des connaissances dont mes hôtes devaient tirer un parti en me demandant par la suite de leur procurer tel ou tel ouvrage scientifique, mais au fond dans quel but? Il est si évident qu'ils sont bien au-delà de notre pauvre science terrestre. Enfin bref, je me suis plié à tout ce qu'ils m'ont demandé, encore une fois, sans trop savoir pourquoi, sans doute au fond de moi une peur résiduelle permanente

me faisait penser qu'il valait mieux que je leur obéisse.

Avais-je le choix? Probablement pas, ils m'avaient choisi, ils m'avaient formaté et ils avaient connaissance de la moindre de mes pensées, une sorte de totalitarisme ciblé qui m'avait enlevé mon libre arbitre. J'étais leur petit soldat et je marchais au pas, ils me manipulaient à leur guise, mais vois tu, cette réflexion la, je ne pouvais même pas me la faire sans éveiller leur suspicion, ou alors, et c'est le plus probable, ils en étaient parfaitement conscient mais leur contrôle était tel, que mes pensées n'avaient aucune importance.

*

Ils me ramenèrent chez moi, et un beau soir je me retrouvais là où ils m'avaient capturé dans ce pré en lisière du bois où je faisais paître les vaches. Mais je n'étais pas seul, un homme m'attendait sur le sentier menant à la ferme paternelle. Il vint à moi en souriant et m'aborda de la façon la plus simple, me faisant savoir immédiatement qu'il serait mon correspondant pour les choses «de l'au delà». Il me donna une adresse postale où je pourrai lui écrire, mais ce serait lui qui me fixerait les objectifs que l'on me demanderait d'atteindre.

« Rassurez vous, me dit il, rien ne sera au dessus de vos forces. Vous avez acquis un savoir faire et on vous demandera juste de le valoriser. »

Cela ne m'éclairait guère, mais la joie d'être de retour dans mon environnement de toujours, me fit passer les consignes de l'homme au second plan. Nanti de ses coordonnées je rentrais chez mes parents d'un pas que je qualifierais de léger malgré la pesanteur que je ressentais de façon insistante comme si je m'étais déshabitué d'elle.

L'accueil ne fut pas aussi chaleureux que je pouvais l'attendre. Mon père me posa beaucoup de questions sur mon absence, et surtout il me reprocha d'avoir abandonné les bêtes un beau soir dans le pré. Ma mère ne fut guère plus enthousiaste, elle me fit comprendre qu'elle approuvait mon père et qu'ils avaient eu le temps tous les deux de nourrir contre leur fils une rancune qu'ils exprimaient maintenant. La ferme était leur seule préoccupation, leur boulet dans cette vie proche de l'esclavage.

Ma mère était sans doute plus fine qu'on aurait pu le supposer, en tout cas, elle tenait la dragée haute à un père qui avait fini par abdiquer tout autorité à l'intérieur des murs de sa propre maison. Menue, un corps sans aucune trace de graisse, un regard vif et toujours en éveil, elle déployait autour d'elle une énergie sans aucune faille de l'aurore au coucher du soleil.

Un peu pris de court, j'essayais de me défendre, mais j'avoue que j'avais peu d'arguments à faire valoir, j'éluais les questions trop précises, arguant que j'avais suivi un vagabond beau parleur qui m'avait fait miroiter monts et merveilles en terme d'avenir et d'argent. De fait je revenais à la maison avec une valise pleine de billets mais dont je ne fis pas vraiment état, en la rangeant sur le

dessus de mon armoire dans ma chambre, me contentant de donner de temps en temps un coup de pouce quand les finances familiales s'amenuisaient par trop. Je ne voulais pas attirer sur moi des soupçons de richesse cachée.

Ainsi la vie reprit son cours, les questions sur ma fugue cessèrent. Chez nous, la soupe se mangeait en silence et chacun ravalait ses pensées ou ses préoccupations par pudeur, pour ne pas inquiéter l'autre. Mais je sentais bien que la méfiance demeurait, les regards de mes deux géniteurs n'étaient plus les mêmes, une certaine confiance c'était enfuie. Ma mère surtout était resté sur ses gardes et sans avoir l'air d'y toucher je savais qu'elle épiait mes moindres gestes. Je finis par devenir suspect à ses yeux quand, par miracle, je sortais la poignée de billets qui permettait de finir le mois, d'acheter la semence, ou du fourrage pour les bêtes. Ses lèvres pincées ne proférèrent jamais un merci mais je lisais dans ses yeux l'incompréhension, presque de la réprobation. A ses yeux mon argent était de l'argent acquis malhonnêtement.

J'avais vingt ans, l'âge d'aller aux bals et de rencontrer des jeunes gens de mon âge. Peu à peu je m'éloignais de l'aventure fantastique que j'avais vécue. C'est ainsi que je fis bientôt la connaissance de ta mère, je commençais à la fréquenter, ses traits réguliers, sans parler de réelle beauté m'avaient séduits. Paysanne elle aussi, nous étions faits pour nous rencontrer et nous lier. Dois je parler d'amour? Ses yeux clairs, ses cheveux châtain et sa timidité m'allaient bien. Mon bras s'ajustait à son épaule quand nous nous promenions dans la campagne le Dimanche, et je me disais que nous étions faits l'un pour l'autre, tout simplement.

Mais une autre échéance m'appelait: le service militaire.

Je partis pour Lyon et par la suite pour Chalon sur Saône où je demeurais le reste de mon incorporation. Je passe sur ces détails de ma vie qui sont sans réel intérêt pour revenir bien vite à ma vie campagnarde. A mon retour je me mariais à ta mère et tu vis le jour un an environ après notre mariage.

Nous étions en 1938 déjà, le temps avait passé sur ces événements extraordinaires. Je n'avais pas eu de nouvelle de mon correspondant et mon aventure commençait à s'estomper dans ma mémoire, jusqu'au jour où je reçus une lettre. Dans cette lettre, il me donnait rendez vous à Lyon la semaine suivante. Il me donnait un lieu précis, une heure précise, avec une possibilité de rattrapage, si par hasard je ratais le rendez vous.

Je te l'avoue, mon premier réflexe a été de jeter cette lettre, mais une petite musique au fond de moi m'en a empêché. Comment l'interpréter? De la peur? De la curiosité? Sans doute un mélange de sentiments mais surtout une main ferme qui me poussa dans le dos vers ce rendez vous mystérieux.

Nous étions en plein mois de Juillet et il faisait chaud, je m'en souviens. Lyon était écrasé de soleil quand je m'y pointais, endimanché, ma veste sous le bras et les bras de ma chemise relevés pour me donner un semblant de fraîcheur. Le

rendez vous était prévu dans un petit bistrot et je bénis mon correspondant en commandant une boisson fraîche.

A l'heure dite il était là, je n'eus aucune peine à le reconnaître quand il se dirigea vers moi, souriant et détendu.

L'homme s'assit devant moi et nous commençâmes à deviser de tout et de rien. Il s'enquit aimablement de mon voyage, me demanda des détails sur ma vie, tout cela avec le plus grand naturel, comme deux copains qui se retrouvaient après une longue période d'absence. Je commençais à me poser des questions sur le but réel de la rencontre, me trouvant de moins en moins à l'aise, m'agitant nerveusement sur ma chaise. L'homme a dû s'en rendre compte car il en est venu à ce qui nous réunissait à Lyon ce jour là.

« Vous allez vous rendre à la librairie centrale me dit il, vous demanderez aux vendeurs le traité de mécanique de Timochenko, c'est un ouvrage en deux volumes. Voici de quoi le payer largement. Quand vous aurez acheté les livres, vous me les ramènerez ici.»

Je restais interdit devant sa demande avec la forte envie de lui répliquer qu'il aurait pu le faire lui-même, sans que je perde ma journée en un voyage bien inutile.

« Je sais dit il aussitôt, ça paraît idiot de vous avoir dérangé pour ça, mais comprenez bien que je n'y suis pour rien, ce sont « eux » qui demandent que ce soit fait ainsi. »

Je haussais les épaules devant la nouvelle absurdité dont j'étais témoin et avec mauvaise humeur je me levais pour me rendre à la librairie et m'acquitter au plus vite de mon achat pour revenir aussitôt à la maison, tout en me posant des questions sur l'utilité réelle d'un tel achat pour des gens supposés nous dépasser en connaissances au-delà de l'imaginable. J'ai acheté les ouvrages qu'il me demandait, je lui ai porté les imposants bouquins en les posant lourdement devant lui sur la table du bistrot où il m'attendait, histoire de lui montrer ma contrariété pour un dérangement dont je ne percevais pas le but final. Cette fois, nous n'avions plus grand-chose à nous dire et j'ai pris le chemin du retour intrigué sur le sens de tout ceci. J'ai fini par tout envoyer balader dans ma tête et j'ai essayé de me concentrer sur le travail qui m'attendait à la maison.

Le retour au bercail fut assez pénible, car j'avais du mentir sur le but réel de ma visite. J'avais prétendu que le médecin m'avait envoyé en consultation à l'hôpital à Lyon et ma femme bien sûr, un peu inquiète me posa toutes sortes de questions, et je dus y répondre de mon mieux pour éloigner sa crainte d'une grave maladie d'une part et quelques autres soupçons d'autre part. Mais comme j'ai eu l'occasion de le dire, en cette campagne française profonde, nous étions des taiseux et finalement tout ceci fut emporté par les préoccupations quotidiennes. Drôle d'exercice, mais avais-je vraiment le choix? Qu'aurait elle dit si je lui avais raconté le but réel de mon déplacement lyonnais?

Ce fut tout pour la période d'avant guerre, après cela, la vie redevint normale et je ne reçus plus aucune lettre. La guerre vint et je fus à nouveau mobilisé jusqu'à la débâcle de 1940. J'ai eu la chance d'échapper au sort des prisonniers et, démobilisé, je revins travailler au pays. Ce fut à cette époque que je quittais le travail à la ferme pour m'engager comme maçon. Les temps étaient durs et je devais faire mieux pour assurer la seule survie de ma famille, or, la ferme avait du mal à nous nourrir. De fait, ce travail en extérieur me donnait un peu plus de liberté de mouvement, j'avoue avoir savouré d'être libéré d'un carcan familial trop lourd pour moi, je trouvais dans mon nouveau métier un intérêt sans cesse renouvelé, de nouveaux compagnons de route, d'autres horizons que celui de mes champs.

De cette nouvelle situation, mes gardiens célestes n'allaient pas tarder à profiter.

Au cours de l'année 1941, je fus à nouveau sollicité, pas d'achat de livre cette fois, il me fut demandé de collecter des journaux et autres parutions pour des dates bien précises. D'abord surpris par cette demande saugrenue, je décidais de ne plus me poser plus de questions. Je m'acquittais assez facilement de ma tâche et livrais mes revues à mon correspondant aux rendez-vous fixés par lui. Quand les revues demandées étaient vraiment spécialisées, je prenais mon vélo et poussais jusqu'à Paray pour les commander. J'essayais bien d'en savoir un peu plus sur lui à chaque rencontre, mais mes questions étaient éludées, il souriait avec gêne répondant souvent à côté des questions ou alors en me disant carrément qu'il ne pouvait répondre ou bien qu'il ne connaissait pas de réponse à ce que je lui demandais. Un jour pourtant, j'osais lui demander si lui aussi avait été enlevé, droit dans les yeux. Il me répondit positivement, mais il me fit savoir qu'il ne pouvait m'en dire davantage sous peine de se mettre en danger. Je ne lui posais donc plus de question personnelle et nos relations, dès lors, se bornèrent à ces échanges de documents qu'il me priait de collecter pour nos mystérieux étrangers.

Nos relations devenaient cependant plus détendues à chacune de nos rencontres. Il y en eut trois, il se risquait à de petites confidences sans trop se mouiller mais qui nouaient entre nous de petits liens encore bien légers.

Jusqu'à ce jour de 1942 où il me posait la question suivante: « Vous plairait il de retourner la bas? »

« La bas? »

« Oui la bas, enfin, je veux dire chez eux »

Je le regardais, interdit. Ainsi il pouvait y avoir un retour vers ces étranges aventures? Un retour vers LA connaissance? Moi qui étais parti de rien et qui avais acquis grâce à nos visiteurs un certain savoir, que je me devais de cacher à mon entourage sous peine d'éveiller toutes sortes de soupçons, je me sentis tout à coup avide d'en savoir plus. Une envie d'apprendre encore, de retourner face au

cher mur blanc et d'ouvrir mon cerveau le plus largement possible pour y enfourner de la connaissance, encore et encore. La tentation était grande en effet, mais il y avait ta mère et puis toi aussi. J'avais désormais des responsabilités que je ne pouvais ignorer.

Mon correspondant a perçu la teneur de mes hésitations, sans doute lui avait-on glissé une réponse toute faite avant notre rencontre car l'argument n'a pas tardé à fuser: « Ne vous faites pas de souci pour votre famille, tout ira bien pour eux pendant votre absence. »

« Combien de temps serais-je absent? » ai-je demandé.

« Sans doute comme la fois précédente. » fut la réponse qui me fut faite. Etrangement, j'avais l'impression de ne plus avoir à faire à un homme mais qu'à travers lui, je parlais directement à des entités lointaines. En le regardant plus précisément, je lui trouvais une expression figée, son regard avait changé et il me semblait qu'il voyait à travers moi.

« Vous êtes tenté n'est-ce pas? »

Comment lui répondre simplement?

« Je vous ai dit que votre famille n'aurait pas à en souffrir. »

Il souriait maintenant, je lui jetais un rapide coup d'œil, son visage reflétait la confiance et dans ma tête l'attirance vers la nouvelle expérience qui m'était proposée faisait son chemin.

Comme tu le sais déjà, j'ai accepté son offre et un rendez vous très spécial m'a été fixé par mon interlocuteur un peu plus tard sous la forme d'une lettre qui me fut adressée directement à la maison. Tu pourrais me demander comment ta mère n'est pas tombée sur la lettre, mais dans les campagnes à cette époque, on avait le respect de la chose écrite. Un courrier reçu était chose strictement personnelle et à moins que le destinataire le décide, il ne venait à l'idée de personne de lire un courrier qui ne lui était pas adressé. Elle n'avait donc pas pour habitude de lire mon courrier et aussitôt la lettre reçue, j'ai eu à cœur de la faire disparaître après l'avoir apprise par cœur.

Et donc un soir de Septembre 42, après le boulot, et après avoir mis un certain ordre à mes affaires, je me suis rendu au lieu du rendez vous, un coin discret dans un bois pas loin de Suin, et là, le temps de griller une cigarette, j'ai vu une étoile descendre du ciel, se faire de plus en plus grande et brillante avant de se transformer en un engin fait de métal qui se posa non loin de moi.

Ce fut rapide, une porte s'est ouverte, cette fois pas d'entité petite et noire, je me suis avancé vers la porte. J'ai pénétré dans une pièce bien plus spacieuse que la taille de l'engin ne l'aurait laissé supposer. La porte s'est refermée derrière moi et j'ai pris place dans un siège. Aussitôt j'ai été entouré d'une sorte de halo de lumière autant que de bien être, et nous sommes partis. En fait je ne me suis rendu compte de rien, mais je me suis mis à flotter, comme si mon corps tout à coup, n'avait plus aucune masse, aucune pesanteur.

Cet état était une sorte de félicité dans laquelle je me serais complu indéfiniment, je flottais et en même temps j'étais assis là dans un siège qui collait parfaitement aux moindres contours de mon corps, sans contrainte aucune.

*

Combien de temps a duré ce voyage suspendu ? Je serais bien incapable d'y apposer une notion de durée, mais il a pris fin et je me suis retrouvé face à celui qui dans le voyage précédent avait été mon mentor, le grand blond en robe blanche. Tu serais tenté, je pense, de me demander si c'était Jésus et je te répondrais que non, bien que ma description de cette entité pourrait y faire penser. Rien à voir avec une quelconque religiosité telle que nous la concevons mais une sagesse universelle qui émanait naturellement à son contact. Et donc il m'accueillit de toute la chaleur dont il était capable. Quant à moi, je me sentis instantanément à l'aise comme si j'étais revenu chez moi. Comment dire mieux ? J'étais à nouveau chez moi et je lui fis part immédiatement de ma soif d'apprendre, soif à laquelle il accéda sans réticence.

J'ai passé là trois nouvelles années merveilleuses comme en apesanteur, hors du temps et de l'espace d'une certaine façon. Je veux dire que la notion d'espace était si différente de celle ressentie sur Terre, qu'elle pourrait se comparer à une apesanteur effective. Plus de douleur, le corps léger comme une plume, l'esprit libre de toute préoccupation autre que celle d'apprendre et d'apprendre encore. Chaque réveil était un départ pour un nouvel enchantement et le soir venu, enfin, quand la lumière s'atténuait et changeait progressivement de couleur, je quittais le mur blanc avec la douce sensation d'une journée pleine et bien occupée.

Les capacités de mon cerveau semblaient sans limites, tout ce que j'assimilais devant le mur blanc, je le recevais comme une évidence, j'avais en permanence l'envie d'aller plus loin dans la connaissance et j'y pénétrais comme une fusée pourfend l'espace.

De temps en temps mon mentor venait me retrouver pour s'enquérir de la progression de mes travaux en langues comme en sciences et je lui racontais bien volontiers mes progrès dans les études et en sagesse. Il me souriait d'un sourire doux et compréhensif, m'encourageant à approfondir encore les domaines que j'avais choisis d'explorer. Parfois je lui demandais le sens de tout ceci, pourquoi cette connaissance universelle n'était pas dispensée à tous les hommes.

«Te souviens tu que chez toi c'est le chaos ? Te souviens tu de la guerre qui fait rage sur la Terre?»

Devant mon visage soudain attristé, il me rassurait, « Non, rappelle toi nos engagements, ta famille ne souffrira pas de ces folies, enfin, pas plus que quiconque.»

Percevant mon inquiétude qui se ravivait, il leva la main en guise d'apaisement.

«J'ai juste voulu dire que cela prendra fin bientôt et que tu vas pouvoir les retrouver sains et saufs. Bien sur comme la fois dernière, nous saurons nous montrer généreux. Quant à livrer la connaissance à tous les tiens, nous ne pouvons pas compter sur la supposée sagesse des terriens. Nous sommes obligés de faire un tri pour dispenser notre savoir. C'est ainsi que nous faisons progresser les choses sur Terre, mais je dois dire que vos progrès sont d'une lenteur désespérante, vous n'avez pratiquement pas progressé depuis le début de l'humanité.»

Quand je lui posais la question ultime, sur le sens de toute cette aventure, et sachant intuitivement le sens que je donnais à ma question, à savoir que j'étais l'objet de manipulations, il me répondait de ne plus penser à cet aspect des choses, de profiter de ces derniers moments parmi eux. Je renonçais donc à en savoir davantage, en tout cas pour le moment, en me disant qu'à mon retour sur Terre je réfléchirai plus profondément au sens de ce que j'avais vécu.

Et donc vint la fin du second voyage. Tout aussi confortablement qu'à l'aller, le retour se fit comme dans un rêve, mais cette histoire n'était elle pas un rêve du début à la fin? J'en venais même à douter du sens de ma propre vie sur Terre.

Cette Terre je la retrouvais au sud de Lyon et selon le même processus que naguère. Pour l'occasion ils m'avaient affublé d'un uniforme de l'armée américaine sans oublier les rangers, et j'avais à la main ma valise pleine d'argent comme à mon premier retour.

Un peu déboussolé par ce largage en pleine nuit et en pleine campagne, le retour à la pesanteur terrestre me fut pénible. Je maudissais un moment mes ravisseurs de m'avoir largué ainsi en rase campagne. J'avais perdu le sens de l'effort et je me fatiguais vite, m'asseyant sur le muret d'un jardin pour reprendre mon souffle. Aux aurores, je rencontrais mon premier être humain en la personne d'un jeune homme qui se rendait aux champs pour chercher son troupeau. Je lui demandais assez gauchement où nous étions, il me regarda bizarrement avant de répondre.

« Ampuis » Me dit il.

« Quoi donc? »

« Ampuis, nous sommes à Ampuis! »

« Ah! Fis-je un brin gêné, mais comme je ne suis pas du coin, pourriez vous me dire où ça se trouve? »

« Au sud de Lyon, sur la rive droite du Rhône, à environ cinquante kilomètres de la ville. »

« Heuet comment on fait pour aller à Lyon? »

« Y a un bus qui passe dans la matinée, mais pas avant dix heures au moins. »

« Bien merci »

« Pas de quoi ... »

« Ah! Au fait, quel jour est on? »

La il ouvrit la bouche et la referma en me regardant de ses yeux exorbités.

« On est le vingt huit Aout »

« De quelle année? » demandais-je d'un air aussi dégagé que possible.

Ses yeux ne furent que deux fentes de méfiance paysanne, je le sentis soudain sur ses gardes. Je lui souriais gauchement, lui montrant mon accoutrement.

«Vous savez, j'ai été largué ici pendant la nuit et je ...enfin jeça fait longtemps que...»

Je me rendis compte tout à coup que toute explication serait veine et je le plantais la sur le bord de la route, éberlué par le drôle de zèbre qu'il avait croisé de si bon matin.

Cette rencontre me fit réfléchir et me rendit méfiant. Quand les commerces s'ouvrirent, je guettais le bistrot du coin pour aller y prendre un café, espérant glaner la, parmi les consommateurs quelques renseignements qui me seraient utiles. M'asseyant à une table un peu en retrait j'écoutais les conversations autour de moi. Il m'apparut assez vite que nous étions à la fin de la guerre, l'Allemagne avait perdu la partie, les américains, les russes et les anglais, mais aussi les français, avaient fini par prendre le dessus et chasser l'ennemi du territoire. Pour moi qui avait vécu la débâcle de quarante, de telles nouvelles ouvrirent en moi des tas d'interrogations sur le déroulé de cette guerre affreuse. Mais point d'indication d'année, je manquais de repaire indéniablement et cela me paniquait quelque peu. On parlait de «l'année dernière» qui apparemment fut terrible. Je tremblais pour les miens tout soudain, mais on disait aussi que les américains allaient venir à notre secours pour relever le pays. Mon salut vint avec le porteur de journaux qui déposa un maigre paquet à l'entrée du commerce avant de repartir. Je me levais pour acheter un journal et voir enfin en quelle année je me situais.

Mille neuf cent quarante cinq!

Ainsi, comme lors de mon premier voyage j'avais passé trois ans la haut?! Pourquoi la haut d'ailleurs?

Je me jetais sur les nouvelles présentées dans le canard. Les perspectives étaient sombres, le pays me parut effectivement ravagé, partout des ruines, des chemins défoncés, des voies de chemin de fer détruites, des usines en ruine. Je lus tout, du début à la fin, histoire d'en savoir un maximum sur la situation où je me trouvais.

Même les publicités je les lus de fond en comble. Il me fallait me réhabituer à cet environnement qui m'avait paru au premier abord si hostile. Tout mes sens en éveil, je restais tapis là, dans mon coin, buvant les paroles, assimilant les gestes et apprenant mon journal par cœur!

L'extraterrestre c'était moi! Je me sentais un étranger au milieu de ceux qui n'étaient déjà plus « les miens »

Assis à ma table, j'observais en silence, tous les sens en éveil, captant le moindre

fait pour l'assimiler et l'intégré à mon ressenti, et pour parler d'un mot qui ne rejoindra le vocabulaire courant que bien plus tard: « ma base de données »

Plus tard, je me levais et demandais un billet de car pour Lyon. Le tenancier après m'avoir toisé de la tête aux pieds, m'informa qu'il devait passer vers dix heures trente mais compte tenu de la situation, il pouvait avoir beaucoup de retard. Je me gardais bien de lui demander de préciser la situation et j'attendis encore une bonne heure avant qu'un autobus poussif ne s'arrête devant la porte dans des hurlements de ferrailles mal traitées. Il était déjà bondé, inutile d'y chercher une place et je restais debout dans la foule, tenant à la main ma petite valise en carton.

Bienvenue à la maison!

L'autocar brinquebala encore une bonne heure avant d'atteindre Lyon où il me déposa près de la Part-Dieu. En descendant du bus, regardant autour de moi, je me dirigeais vers un kiosque à journaux où j'achetais tout ce qui pouvait s'imprimer en ces jours difficiles. C'est là que je prenais vraiment conscience de l'ampleur de mon ignorance. Les journaux parlaient des batailles horribles de cette guerre qui venait de se terminer. Je pris connaissance avec stupéfaction de la violence qui avait fait rage ces dernières années sur cette terre. Je lus des articles sur les camps de concentration et les horreurs qui s'y étaient produites. Ils parlaient d'une nouvelle bombe qui faisait des ravages, la bombe atomique que les américains avaient mise au point et lancé par deux fois sur le Japon pour y faire des milliers de morts à chaque fois.

Comment les hommes pouvaient ils faire preuve d'autant d'imagination dans la violence?

Je fus pris soudain d'un immense désespoir. Je restais assis, incapable de bouger, la tête tournante et bourdonnante. Je me pris la tête à deux mains et je me mis à pleurer, sans retenue, sans honte, comme ça brusquement, un flot de larmes inondait mes yeux et brouillait ma vue.

« Monsieur, monsieur ça ne va pas? »

Je gardais la tête entre mes mains, incapable de faire face à cette voix féminine qui m'interpelait. Je la sentis embarrassée, et puis d'autres personnes approchaient, intriguées et inquiètes.

« Monsieur, répondez, que ce passe t il? »

On me secoua le bras, un homme cette fois me parla pour me demander de répondre aux sollicitations. Je ne pouvais que secouer négativement la tête, incapable de sortir un son.

« C'est sûrement un réfugié, dit une autre voix féminine. »

« Monsieur, ne vous en faite pas, on va s'occuper de vous. On va aller voir les autorités qui s'occupent des réfugiés, venez avec nous. »

Je sentis qu'on me tirait par le bras et je me laissais faire finalement. Ils me conduisirent à travers la gare jusqu'au bureau de la Croix Rouge où on recevait

les réfugiés. La, je fus pris en charge par des infirmières qui me demandèrent d'où je venais, si je voulais manger, boire, prendre une douche et toute sortes de choses. Je bredouillais des choses sans trop de cohérences et finalement, je dois dire que cela m'arrangeait. Car enfin, que dire à ces gens qui s'affairaient autour de moi, ils attendaient que je leur débite mes faits de guerre ou mes pérégrinations de prisonnier mais certainement pas une histoire folle d'enlèvement par des entités d'un autre monde. Je restais donc dans le vague, essayant de les guider vers une histoire aussi plausible que possible mais dans le flou le plus absolu. J'inventais une histoire de guerre en Italie, je venais de lire un article sur la bataille de Monte Cassino et je me raccrochais à cette possibilité avec un semblant d'énergie retrouvée.

Finalement tout ces gens m'entourèrent de leur réconfort autant qu'ils le purent et ils me firent reprendre confiance dans le genre humain. Le monde n'était donc pas aussi horrible que ce que j'avais lu dans les journaux. Je reprenais pieds dans mon monde et il fallait m'armer pour affronter ce qui était mon univers en fin de compte. Oublier d'où je venais, ce que j'avais vécu, reprendre pieds dans « ma » réalité, oublier définitivement les rêves d'un ailleurs. C'est ici que je vivais, sur Terre, ici était ma place, inutile de spéculer sur d'autres possibilités.

Après un repas offert par la Croix Rouge, pendant lequel j'eus le temps de reprendre mes esprits et d'observer que j'étais loin d'être le seul « réfugié », je me persuadais que j'étais taillé sur mesure pour affronter la réalité telle qu'elle se présentait. J'avais repris des forces et je fis part à cet entourage fort occupé, de mon désir de retourner chez moi. Ils accédèrent à ma demande sans problème, me guidant dans la gare, me faisant délivrer un billet de train. (Je me gardais bien d'ouvrir ma valise de billets, non par cupidité, mais par simple prudence.)

Ainsi donc je revenais sur mes terres. Vaguement inquiet de l'accueil que j'y recevrai, je me rappelais de la première fois et la réception glaciale de mes parents. Cette fois il s'agissait de ma femme, sur qu'elle me reprocherait de l'avoir laissée seule élever notre fils. Je montais donc un scénario vraisemblable d'une rafle par les allemands, et d'une déportation immédiate pour aller soutenir l'effort de guerre au-delà du Rhin. J'ajoutais des détails en brochant à partir de mes lectures de journaux et finalement, contrairement à la fois première ou je fus blâmé, cette fois je fus plutôt pris en pitié par mes proches. Seule ma mère se montra réservée sur mon sort, je sentis toujours chez elle et jusqu'à sa mort, une suspicion qu'elle faisait roder dans l'air, une façon de me parler ou de me faire sentir qu'elle n'était pas dupe de mes mensonges. Mais je n'eus jamais de conversation en tête à tête avec elle, et quand bien même, cela n'aurait rien changé.

Ma femme, ta mère, me raconta sa vie sous l'occupation, pour se nourrir, elle avait travaillé dans les fermes, louant ses bras alentour au gré des saisons. Ainsi

elle a pu survivre et t'élever sans trop de problème malgré la dureté des temps. Bien sur elle m'interrogea sur « ma guerre », il lui restait au fond du cœur comme une réticence, on pourrait appeler cela une intuition féminine. Son extraction paysanne n'empêchait pas la finesse d'esprit chez elle, mais encore une fois la prédominance de l'homme en ces temps déjà anciens, faisait que la femme restait modeste et discrète.

Et puis la vie a repris son cours, le travail ne manquait guère, la tâche était immense. Relever le pays après la guerre occupa toute notre génération et ce qui précède s'estompa peu à peu, effacé par le quotidien. Je n'eus que peu de nouvelles de mon «correspondant» pendant deux ou trois ans, juste un petit moment de panique lorsque le gouvernement décida de changer la monnaie, histoire de confondre les fortunes mal acquises pendant l'occupation. Je ne pouvais décemment pas aller à la banque pour changer mes billets, j'aurais été le suspect parfait. Mais une lettre et un rendez vous discret arrangèrent les choses. On me remit une nouvelle valise pleine de nouveaux billets et le tour fut joué. Je repris donc mon métier de maçon et tu pourrais te demander pourquoi je suis resté au bas de l'échelle sociale alors que j'avais acquis des savoirs qui m'auraient permis de progresser de façon spectaculaire. Sans doute était-ce le sens que les «autres» avaient voulu donner à ma vie. La valise pleine d'argent était là, au dessus de l'armoire, dans la chambre, une sorte de monnaie d'échange si j'ose dire, mais j'en usais avec modération, pour ne pas provoquer de questions. En ces années d'après guerre, la suspicion était partout et le héros de la veille pouvait tout aussi bien devenir le salaud du lendemain. J'étais le prisonnier de ma propre histoire.

Après un temps raisonnable, je me décidais à construire ma propre maison et notre vie en fut facilitée. Dans ce monde en pleine ébullition, le confort arrivait petit à petit, facilitant la tâche de chacun et surtout de chacune. A chaque nouveauté, j'en faisais profiter ta mère, elle l'avait bien mérité. Ainsi, elle fut la première à posséder une machine à laver le linge, un réfrigérateur, et quand la télé fut accessible, nous en avons acheté une. Par contre, je suis resté fidèle à mon deux roues. D'abord une simple mobyette, et puis une moto pour faciliter mes déplacements. A l'époque, un maçon en voiture aurait semblé suspect! Et puis par gout, j'ai toujours préféré les deux roues.

Mon correspondant se manifestait de temps en temps, nous nous rencontrions le plus souvent à Lyon où nous avions fini par avoir nos habitudes. Les exigences étaient souvent du même ordre, à savoir les journaux, parfois un objet aussi, des plus hétéroclites comme un compteur à gaz ou un téléphone. (Pas toujours facile à se procurer en ces temps où les PTT avaient le monopole du téléphone.) Des outils, parfois assez chers et j'étais bien content de pouvoir compter sur ma valise pour satisfaire des exigences que je renonçais à comprendre.

Nous parlions aussi, j'essayais de lui tirer les vers du nez mais à chaque

tentatives, l'esquive était la, aussitôt.

La seule chose que je pus comprendre de sa part était son statut particulier auprès de nos visiteurs qui en faisait un intermédiaire privilégié, son séjour dans leur monde avait été plus long que le mien et ses connaissances étaient autres que les miennes en ce sens qu'il avait acquis la confiance de ceux qui le manipulaient. Je ne peux appeler ça autrement qu'une manipulation tu le comprends bien, et cependant lui comme moi, chacun à son degré d'implication, nous marchions dans leur combine. En fin de compte, nous étions coincés entre deux manipulations, car en face il y avait l'autre, bien réelle des gouvernements qui gardent pour eux l'information, la mettant hors de la portée des populations, manipulant les médias et refusant catégoriquement toute discussion sérieuse sur un sujet aussi brûlant que celui dont il est question dans cette lettre. Le ridicule restant une arme efficace quoique un brin émoussée de nos jours.

Un jour, bien plus tard, je lui ai posé la question d'un nouveau séjour chez «eux». Nous étions dans les années quatre vingt et tu avais pris ton envol depuis déjà longtemps. Ta mère et moi n'avions plus du tout d'intérêts réciproques ni communs et pour tout te dire je m'ennuyais, tant à la maison que dans mon travail, alors pourquoi ne pas tenter une autre fugue?

Ne te méprends pas, je n'ai jamais méprisé ta mère. Je t'ai dit qu'elle était fine sous sa carapace paysanne et ses airs de ne jamais y toucher. Mais il m'était arrivé une aventure que je ne maîtrisais pas et qui m'avait éloigné d'elle inexorablement.

Mon correspondant me posait des questions sur ma vie, écoutait attentivement mes réponses, il réfléchissait longuement avant de me répondre et avant de poser d'autres questions.

« Je pourrais effectivement te proposer pour un autre séjour me dit il enfin, mais il faut que tu saches que celui-là serait le dernier et il serait sans retour. »
Devant ma surprise, il ajouta: «Ils ne peuvent indéfiniment proposer à un individu des aller et retour entre eux et nous. Depuis ton second retour sur terre, je me rends bien compte qu'il t'est de plus en plus difficile de t'intégrer. Arrive un jour ou il faut choisir, pour toi, le moment du choix semble arrivé. Je ne te demande pas une réponse immédiate, je sais qu'elle mérite une longue réflexion parce que les conséquences sont définitives. Penses à ta femme, à ton fils, en cas de départ, tu ne les reverras plus! »

Certes, les conséquences étaient importantes et méritaient incontestablement une réflexion approfondie, ce que j'entrepris de faire dans les mois qui suivirent. Je viens de te l'écrire, les relations avec ta mère se bornaient à des habitudes de couple usé par le temps et la vie. Qui plus est, je ne trouvais pas auprès d'elle une interlocutrice capable de me comprendre et de me soutenir. Mes voyages nous avaient éloignés l'un de l'autre physiquement, mais aussi mentalement.

Toi tu étais loin de nous à présent, tu menais ta vie, les nouvelles étaient rares et

donc la conclusion se fit jour peu à peu dans ma tête. J'avais en moi le souvenir d'un bien être perdu, une légèreté du corps et surtout une ouverture incomparable de l'esprit et au fil de mes réflexions et des jours, je sentais le fléau de la balance pencher de plus en plus vers ce paradis qui m'était promis.

Sans doute me diras-tu que je me montrais égoïste comme je l'avais souvent été. Je te rappelle que je ne suis pour rien dans les événements dont je fais ici le récit. Ce sont des choses qui m'ont été imposées jeune et je pense que personne ne peut se sortir indemne de telles aventures. Comment te le faire comprendre? Comment te dire le fossé qui s'est creusé avec ma famille après tout cela? Comment te faire comprendre la comédie que j'ai du jouer jour après jour, à chaque minute où je devais contrôler mes dires et jusque dans mes gestes? Pardonne moi de te le dire mais j'ai souffert de la pauvreté intellectuelle qui m'entourait. Les escapades vers Lyon étaient des bouffées d'oxygène salutaires, nécessaires à mon équilibre général. J'ai pris des plaisirs immenses à m'asseoir en face de mon interlocuteur (Je ne peux hélas te donner un nom!) et à passer des heures magnifiques à parler science, philosophie et encore à deviser sur toutes sortes de sujets, moments magiques où je pouvais enfin librement laisser mes connaissances s'exprimer, sans fard et sans retenue.

Je sais que je n'ai sans doute pas été un père exemplaire pour toi, tu pourrais me faire grief de ne t'avoir pas fait profiter du savoir qui était le mien. Cela fait partie de ma douleur intime, toujours la même, cacher et cacher toujours ma réelle personnalité. Cependant, sache que j'ai toujours veillé à te pousser dans les études, et je pense qu'aujourd'hui tu peux le reconnaître. Qui m'aurait cru, dans ces années cinquante où l'on avait autre chose à faire qu'à penser aux soucoupes volantes? De toute façon la CIA avait réglé le problème en jetant l'opprobre sur ceux qui osaient parler: des malades, des ivrognes, des dérangés de la tête, des affabulateurs en recherche de notoriété, et ceci dès les années quarante. Dans ces conditions, il valait mieux se taire face à ce terrorisme somme toute confortable pour les dirigeants des états, mais à la réflexion, non sans fondement. Peut être se sont-ils souvenus de l'émission qu'Orson Wells avait diffusé à New York en mille neuf cent trente huit, une émission qui relatait « La guerre des mondes » d'une façon si réaliste qu'elle provoqua un mouvement de panique, des suicides dans la population? On peut en vouloir aux autorités de tout poil de nous cacher des choses, mais si on y réfléchit, ces problématiques là, impliquent des changements énormes du point de vue sociétal, philosophique et religieux, et qu'il vaut mieux recouvrir le tout d'un lourd manteau d'oubli. Quand en cinquante quatre une vague de soucoupes s'est abattue sur la France, si je me suis passionné pour la lecture des journaux de l'époque, je me suis bien gardé de l'ouvrir. J'ai crié au loup avec la meute jusqu'à ce que prennent fin ces événements extraordinaires. Pourtant, si les autorités avaient pris conscience de ce qui se passait! Peut être n'ont-elles pas voulu réagir, pour les raisons que je

viens de t'exposer, et elles ont rentré la tête dans les épaules en attendant que ça passe.

N'en parlons plus. Pour finir mon histoire, je t'avoue que j'ai pris LA décision, celle de partir définitivement.

J'ai pris contact avec mon correspondant pour mettre au point les modalités de ce départ, nous étions en quatre vingt huit.

Nous avons eu une réunion à Lyon comme d'habitude. Je suis arrivé soulagé d'un poids qui me pesait depuis quelques temps déjà. Je lui ai fait part de ma décision et du fait qu'elle était définitive. Il en a pris acte et nous avons discuté des modalités de mon futur voyage. Le lieu de rendez vous me serait fixé plus tard, il me le ferait savoir par une lettre selon le rite habituel.

Nous passâmes le reste du temps à parler d'autres choses, j'étais comme libéré et donc volubile, joyeux, tout entier porté par le projet de ce voyage définitif.

De retour à la maison, j'ai passé mes jours à guetter le facteur, jusqu'à ce jour de Septembre où une lettre m'est parvenue. Je les reconnaissais entre mille ces missives distinguées par un logo un peu vague et à l'adresse écrite à la machine. Ma femme avait toujours pensé que ces courriers émanaient de mes employeurs et je m'étais toujours bien gardé de l'en dissuader. Ma lettre me donnait un rendez vous près de Dijon. Je fus surpris du choix de cette ville que je connaissais peu et j'en fus contrarié. Cependant, comme d'habitude j' apprenais la lettre par cœur avant de la faire disparaître.

Le moment venu je fis comme toutes les fois que je quittais la maison, je prétextais un rendez vous professionnel à Lyon, et bien que je fus à la retraite, cet alibi me servait toujours à mes déplacements.

J'embrassais ma femme, non sans beaucoup d'émotion et je pris la route, non pas de Lyon mais de Dijon.

Nous étions début Octobre, l'été trainait encore parmi nous et il faisait chaud. J'étais fatigué, je commençais à être un vieil homme et ce voyage en une terre peu connue me contrariait. Je pris une chambre d'hôtel en attendant le moment du rendez vous et me mis à étudier la carte que j'avais pris soin d'apporter pour repérer précisément le lieu de la rencontre. Je suis resté la de longues heures à étudier les lieux, à l'apprendre par cœur, penché sur ma carte jusqu'à tard dans la nuit.

C'est la que les pompiers m'ont trouvé.

Je me suis réveillé à l'hôpital, dans une chambre anonyme, conscient à la seconde même ou je revenais à moi que j'avais raté une étape importante de ma vie. Que dis je, l'étape ultime, définitive. J'étais affolé, j'ai appelé le personnel, j'ai expliqué que j'avais un rendez vous important, que je devais sortir sur le champs etc ... On m'a bien sur dit de me calmer, de joindre mes contacts pour annuler mes rendez vous. J'ai insisté, j'ai tempêté, j'ai dis que c'était VITAL pour moi, rien n'y fit, mon cœur malade m'avait trahi et j'étais sur ce lit d'hôpital, emprunt

à un immense désespoir. Je savais, comme d'habitude, que j'avais une solution de rechange, mais quand j'ai parlé de sortie tout le monde a poussé des hauts cris. J'étais bel et bien foutu, car mon correspondant m'avait fait comprendre en amont que ce rendez-vous était le dernier, rien n'était prévu pour la suite puisqu'il ne devait pas y avoir de suite! Tels sont ces êtres venus d'ailleurs et mon correspondant avait été orienté sur d'autres personnes. Je n'avais plus aucune possibilité de le joindre.

Mon désespoir était sans fond, les médecins ont cru à une dépression suite à mon infarctus, sans doute avaient ils quelques raisons de le penser, et ils m'ont soigné pour ça. Très vite les problèmes ont surgi: comment donner une explication? Pas possible, je vivais enfermé dans ma propre réalité, impossible de la faire partager. Je naviguais entre chagrin et panique, j'avais dit que je me rendais à Lyon et je me retrouvais là, à Dijon dans ce lit d'hôpital. On avait prévenu ma femme, on m'avait dit qu'elle arrivait, croyant me reconforter. J'étais hagard et finalement, je ne réagissais plus, j'avais fini par capituler et je plongeais dans une réelle et noire dépression.

Ma femme arriva, affolée de me trouver là, en terre inconnue pour elle autant que pour moi. Elle me posa mille questions auxquelles je ne pouvais répondre, éludant au mieux, repoussant les interrogations. Bref, je luttais contre la maladie et contre les miens.

Que ce fut pénible! Que de temps passé à remâcher cette aventure dans ma tête, je la vivais comme une trahison de ceux qui m'avaient en fin compte manipulé jusqu'à l'os! Plus je pensais à cet épisode, plus je me disais que j'étais tombé dans un affreux traquenard. Que c'était il passé? Je n'avais jamais eu de reproche à leur faire, pas plus qu'eux envers moi, ils s'étaient toujours montrés correct et moi envers eux. Alors, pourquoi m'avoir trahi? Pourquoi Dijon plutôt que Lyon? Pourquoi? Pourquoi? Pourquoi?

Imagine le bouillonnement en ma tête pendant de longs jours et de plus longues nuits encore. J'en avais perdu le sommeil et mon état s'empirait de jour en jour. Ta mère était au désespoir de me voir ainsi, elle qui m'avait toujours connu dynamique et enjoué, avait en face d'elle une loque amorphe. Je sais qu'elle a envisagé toutes les possibilités sauf la bonne bien sur. Elle a pensé à une maîtresse bien entendu, je sais qu'elle a enquêté en ce sens sans rien trouver, évidemment. Elle a interrogé mes anciens collègues de travail qui sont tombés des nues quand elle leur a parlé de réunions de travail sur Lyon. Ses soupçons sont devenus intolérables pour moi qui ne pouvais lui offrir des explications acceptables et j'ai fui cette maison qui de toute façon n'était plus la mienne.

Il fallait que je parte, c'était devenu pour moi une nécessité. Je me suis rendu à Lyon où j'ai pris un petit appartement au pied de la Croix Rousse. J'ai écrit une lettre à ta mère lui demandant de ne pas me rechercher.

Pathétique! Je voulais me fondre dans la foule, devenir anonyme et vivre la le

restant de mes jours.

J'ai vécu ainsi pendant encore cinq années à retourner dans ma tête mon chagrin insondable. Et puis le cancer m'est tombé dessus, il fallait s'y attendre, je pense. Cela n'a fait qu'approfondir mon désarroi. Au début j'ai voulu lutter, j'ai imploré ceux qui auraient pu venir à mon secours, mais rien n'y a fait.

Lutte-on contre les montagnes? J'ai vite compris que la devait s'arrêter mon chemin et du fond de ma solitude je me suis dit que je devais confier tout ceci à quelqu'un. Qui d'autre que toi mon fils? Tu es tout ce qui me reste de famille, avec ta mère bien sur, mais comprendrait elle ce que je viens de t'écrire? Que penserait elle?

Une nouvelle folie de son fantasque de mari?

J'ai donc commencé à t'écrire pendant mes longs séjours à l'hôpital, cela faisait passer mes interminables journées d'ennui et redonnait à mes heures un semblant d'intérêt.

De toute ma vie je n'ai eu pour toi qu'une plume des plus brève, aux anniversaires et c'est à peu près tout, comment interpréteras-tu cette longue missive, surgie de nulle part? Je voudrais que tu sois convaincu de la véracité de ce que tu viens de lire, mais comment te convaincre?

Viens l'heure de te demander pardon si je n'ai pas été le père que tu souhaitais, j'ai fait ce que j'ai pu compte tenu des circonstances, et je pars en me disant qu'au fond, tu ne t'en es pas trop mal sorti, c'est-ce qui me console. Quand tu recevras cette lettre, je ne serai plus de ce monde, les gens qui me soignent ont des consignes en ce sens. Je te laisse peu de choses au fond, cela tient en une petite valise, celle la même qui me fut donnée jadis et qui contient le reste d'argent accordé par EUX. C'est peu de chose une vie, mais j'aurais aimé poursuivre la mienne autrement, car je pouvais prétendre à la poursuivre différemment et dans un autre confort, vu qu'ils vivent bien plus vieux que nous, chez EUX.

POST SCRIPTUM

Le récit que vous venez de lire n'est pas une fiction.

Cette lettre écrite par un père dans les derniers jours de sa vie à son fils a bien existé. J'en ai lu des extraits dans une revue spécialisée. J'ai inventé les épisodes manquants. Il est aussi fait mention de la dite lettre dans un livre regroupant des témoignages sur le phénomène OVNI en France.

Pour écrire mon récit, je me suis contenté de changer les lieux, même pas l'époque, et le pays où ces faits se sont produit est bien la France.

Il n'est jamais simple de trier le vrai du faux dans ces histoires la et le doute est toujours permis, c'est la loi du genre: nous faire douter de nos sens, voir de jouer avec notre raison. C'est pourquoi, il est si facile pour les autorités de nier tout en

bloc d'un haussement d'épaules en faisant passer celui qui insisterait, pour un imbécile, un illuminé, voir pire encore. En tout cas, une telle attitude a été la normalité pendant des décennies et il a fallu beaucoup de courage à une poignée d'hommes de bonne volonté à travers le monde pour faire évoluer lentement les choses.

Pour en revenir à cette fameuse lettre, après que les fragments en furent publiés, ceux qui l'avait fait, auraient bien voulu aller plus loin, la publier dans son entier. Ils n'ont jamais reçu l'autorisation de le faire. Que c'est il passé?

Il semblerait que le fils de l'auteur de la lettre ait reçu des menaces plus ou moins voilées. Quand les ufologues à qui il s'était adressé ont voulu en savoir plus, ils se sont heurtés à une fin de non recevoir, il s'est dérobé pour avouer en fin de compte avoir brûlé la missive de son père. Il y a donc de fortes chances qu'elle ne réapparaisse jamais et que l'histoire, en fin de compte s'arrête là. Il nous faudra donc nous contenter des extraits et croire en la véracité de ceux-ci.

Je finirai sans doute de vous étonner en vous révélant que d'autres récits de ce genre existent, qu'ils furent rapportés à des témoins dignes de foi, par ceux qui les ont vécu. Des enregistrements furent fait, des comptes rendus publiés et en d'autres lieux que la France, des scientifiques se sont penchés sur les cas des «abductés » pour en tirer des livres.

Pour quel résultat? Peu de chose, sinon le sentiment de plus en plus prégnant que tout ceci est une vaste manipulation dont l'humanité toute entière est le jouet. Le sentiment que nous vivons dans un monde fantastique où tout est faux, et que nous sommes entre « leurs mains ».